

MA VILLE



MOJ GRAD MOJ GRAD

SLAVOLJUB MARKOVIĆ

CHOIX DE NOUVELLES ET POEMES EN PROSE

EXTRAITS DE :

Probudi me da se igram / Réveille moi pour jouer, 2009
Istisnuto iz života / Tiré de la vie, 2012

Traduit du serbe par Boris Lazić

Février 2015

RETROGRADE

Un bourg de l'immédiat après-guerre est devenu rétrograde car on y avait trouvé, à la différence d'autres bourgs, le moins possible d'anticommunistes, démasqué le moins possible de bandes ennemies et de collaborateurs de l'occupant. Etait-il normal, au bout du compte, qu'il n'y eût pas eu d'anticommunistes, d'ennemis et de traîtres ?

On n'y avait pas fusillé le nombre suffisant d'anticommunistes, ni démasqué le nombre nécessaire d'ennemis et de collaborateurs de l'occupant, bref, par rapport à d'autres bourgs, on y était vraiment à la traine.

LA RENCONTRE

Le mari de la serveuse est revenu de prison. C'est le week-end. Il est assis à la terrasse du café de la gare aux côtés de l'amant de sa femme. Les deux hommes sont des amis d'école. Ils se souviennent de l'enfance. Elle les sert en attendant le dénouement de cette rencontre.

Il y a un parfum de tilleul dans l'air.

COMMUNIQUER

Ils ont emmené son père au moment de la première rafle, sa mère peu de temps après. Afin de protéger l'enfant, une femme l'a prise avec elle. On parlait yiddish et serbe dans la demeure de l'enfant. On parlait hongrois dans la demeure de la nouvelle famille. Le père a disparu durant la guerre. Au retour de sa mère, la petite fille ne savait plus un mot de serbe ou de yiddish. Au moment de la rencontre avec sa mère, elle ne cessait de pleurer. La mère parlait serbe et l'enfant hongrois. La sauveuse de l'enfant se tenait à l'écart. Elle les regardait. Heureuse, elle pleurait plus que la fille et la mère. Elle répétait à travers les larmes :

« Ez a te anyad. C'est ta mère. »

TIRE DE LA VIE

Dans le café, il n’y a plus les habitués d’antan. Je me souvenais du visage d’un invalide souffrant d’une longue maladie. Parfois, il voulait jouer aux dames, en d’autres occasions il me demandait de lui faire venir des femmes. Si jamais on lui trouvait une femme, l’invalide ne revenait pas de sitôt dans le café et c’est alors que survenait sa femme, qui était la prisonnière de sa fille, de son beau-fils et de leurs enfants, et qui implorait en le cherchant :

« On ne l’a pas vu depuis longtemps, il va dépenser sa pension d’invalidité. »

LA PEUR

Je suis au soleil. Je projette une ombre, longue. Je ne veux pas être assis à l'ombre, sous l'auvent. Je ne veux pas être avec lui.

Il me demande :

« Tu as peur de moi ? »

Je n'ai pas peur de lui, mais je ne veux pas lui répondre. J'ai peur de ses histoires. Et si quelqu'un venait pour demander de quoi parlait cet homme, que pourrais-je répondre ? C'est pourquoi je suis au soleil. J'ai une ombre. Les gens qui pourraient passer verraient qu'il est assis, seul. Ils ne pourraient que me demander :

« Pourquoi cet homme est-il assis, seul, et silencieux ? »

Alors, je ne serais pas dans l'obligation de leur répondre.

L'HOMME IMPULSIF

Elle l'avait blessé. Il n'était pas si délicat mais elle avait exagéré. Il était impulsif. Elle prit peur. Il venait de purger sa peine. A l'occasion de leur dernière dispute, il s'en était fallu de peu qu'il ne la tue.

Il avait dit :

« S'il te plait, mon amour, saute par-dessus la terrasse. Il serait préférable que tu sautes par-dessus la terrasse plutôt que de te prendre une volée. Sincèrement, tu te feras moins mal. »

Alors qu'il prend son café matinal et sa rakija, sa femme monte sur la terrasse et saute. Il finit de boire son café. Il descend dans le jardin. Et alors que sa femme gémit et, la jambe blessée, se tord de douleur, il la charge dans la voiture et l'emmène à l'hôpital.

LA CHANSON

Depuis longtemps déjà le Tsigane ivre ne chante plus sa chanson car il est mort. On n'entend pas non plus la voix de sa femme qui l'arrache, ivre, au café et l'emmène à la maison. Elle le maudit, le pousse, le tire, marque des pauses et attend qu'il finisse de chanter. Elle le soutient alors qu'il titube. Elle aussi est morte.

Seulement parfois, par une nuit calme, dans le lointain, alors que tout s'apaise, on entend de nouveau la voix, non seulement du Tsigane, mais aussi celle de sa femme qui interrompt sa chanson.

Il chantait toujours la même.

Comme je n'arrive plus à me souvenir des paroles, je ne fais qu'écouter, de nouveau, la voix.

LE MALADE

Il était atteint d'une maladie incurable, on se demandait combien de temps il serait capable de *tenir*. Après avoir creusé les encyclopédies médicales et s'être renseigné auprès des médecins, on a constaté qu'il pourrait *vivre sous thérapie* dix années, voire plus. L'aide est aussi venue de l'entreprise où il travaillait : on a embauché ses enfants. A l'échelle des valeurs communistes, l'entreprise était même tenue de s'occuper de sa famille. Il était le seul à ne pas avoir été consulté à propos de la maladie, de la thérapie ni du temps qu'il aurait encore pu nous supporter.

.....

Les suicidaires trahissent.

SUR LES PHOTOGRAPHIES LES FEMMES TIENNENT DES ENFANTS DANS LEURS BRAS

On entre dans la ville. Lentement. Les femmes stoppent les mains qui d'elles-mêmes s'approchaient des visages. Un pont de pierre. Sur le parapet du pont un écriteau interpelle ceux qui sont partis. Ils n'écrivent pas. Ils ne se demandent certainement pas ce que font leurs mères ? Leurs yeux sont-ils devenus des fosses où ils ensevelissent les faits passés ? Sont-ils devenus des parvenus, des élus, célèbrent-ils les dieux de la cité, les idoles, l'étranger : se sont-ils mariés et ont-ils fait des enfants, qu'au moins leur descendance vive une vieillesse d'usurier. Ils ont oublié l'endroit où ils ont prononcé leurs premiers mots. Les mères se tiennent devant les photographies où on peut voir des femmes qui tiennent dans leurs bras des enfants en blouses blanches : elles font un signe de main à quelqu'un d'invisible ! Elles ne se rappelleront des hommes qui passent auprès des mères que comme de brèves rencontres. Elles ont l'impression d'avoir vécu il y a très longtemps.

PASSENT LES FEMMES

Il comprit qu'il aimait les femmes à la mort de son épouse. Jusqu'à son décès, il n'était pas conscient de son amour pour elles : à croire qu'il l'aimait. Et même après, il n'en serait pas devenu conscient, si son fils ne l'avait pas obligé à passer ses vacances d'été dans sa datcha. C'est avec peine s'il fit ses adieux à ses amis, les retraités, avec lesquels il jouait aux dominos tous les après-midi. Il pensait à eux, le premier jour, assis dans la datcha de son fils. Puis il ouvrit la fenêtre et vit les femmes passer ! Tant de femmes. C'était l'été. L'une d'entre elle tournait la tête et ses cheveux se balançaient au vent. Une autre marchait en bikini et ondulait des hanches. Le mouvement d'une main blanche ne décrivait pas un cercle mais conquerrait le cosmos.

LES CHEVAUX

Hélas, le temps s'envole, et jamais plus mon voisin charretier n'aura deux énormes chevaux. Je ne les verrai plus jamais aller au trot alors qu'il les dirige, debout dans le charriot, gesticulant avec le fouet. Je ne les verrai plus sous la pluie alors que le charretier décharge le sable, en jurant. Plus jamais je ne penserai que ceux qui possèdent des chevaux n'ont peur de rien. Même s'ils ne les mènent pas, il leur suffit de lâcher les rênes et les chevaux les ramènent seuls à la maison. La seule chose que je n'arrive pas à comprendre c'est pourquoi j'aime les chevaux ni pourquoi ils me pourchassent dans les rêves.

LE FRONDEUR

Je suis assis dans un café. Je bois. Je suis seul.

« Qu'est-ce que tu as aujourd'hui » ? me demande le serveur.

Je lui réponds : « Je n'en sais foutre rien. Quelque chose me pèse. Je me sens si mal que j'en aurais presque envie d'aller sous terre. »

Soudain passent mes amis d'enfance. Des Tsiganes. Ils vont quelque part. L'un d'eux porte un violon, l'autre un accordéon. Je m'élançe hors du café. Je les prie d'entrer. Ils tergiversent. Du pas de la porte je commande à boire. Ils hésitent : faut-il entrer ? Au bout du compte ils entrent. Je les prie de jouer. Refus catégorique. Ils ont un mariage dimanche. La police est à deux pas ! Qu'est-ce qu'elle va dire ? Alors je m'en remets à la ruse. Je double la ration d'alcool. Après quelques verres de rakija je me mets, seul, à chanter. Bientôt mes amis m'accompagnent. Ils se mettent à jouer. Une grande compagnie s'assemble. La musique continue tard dans la nuit. Maintenant c'est moi qui prie l'orchestre d'arrêter de jouer.

« La police va venir ! »

Ils n'en ont cure.

Evidemment, la police arrive.

« Ne savez-vous pas que c'est interdit » ? dit l'un d'eux.

Mon camarade, le joueur d'harmonica, dit :

« J'en ai eu envie ! Toujours des interdits. »

Puisqu'il n'arrête pas de jouer, c'est toute une patrouille qui débarque. Le policier lui donne un coup de matraque sur l'épaule. Et ils l'embarquent.

TRANSVASEMENT

Pour Boža Kalezić

Afin de pouvoir démolir l'église, il a d'abord fallu la brûler. Je ne suis pas sûr si l'un des démolisseurs a vraiment brûlé ou non le clocher car cet été-là fut si chaud qu'il y eut trois incendies. Mais après cet événement, et avant de se décider à démolir l'église, la cloche a reposé tout l'été parmi les poutres brûlées. Comme la cour de l'église jouxtait celle du village où on finissait de poser les fondations du centre culturel, les briques de l'église démolie ont servi de matériaux pour la nouvelle bâtisse. Au moment de l'action collective nous avons fait deux colonnes d'un kilomètre et de main en main nous avons déplacé les briques nettoyées vers la cour du centre. Au centre se tenaient les manifestations culturelles. Il fallait éduquer le peuple. On y projetait les films du Festival du cinéma de Belgrade, on faisait venir des troupes de théâtre, on y jouait aussi de l'opéra à plusieurs reprises, mais au moment de l'affaiblissement de la vie culturelle on ne trouvait plus les fonds nécessaires à l'entretien du centre. On y a fermé le club. A plusieurs reprises, le centre a été vandalisé. Le mobilier, dévalisé. A la fin du siècle, le centre était tout à fait désert.

C'est alors que le comité de l'église a proposé de rebâtir l'église sur le terrain ecclésiastique. Puisqu'il y avait, au sein du comité de l'église, des gens qui avaient participé à sa démolition, personne, au nom de la charité chrétienne, ne leur en a tenu rigueur. Mais on ne suggérait pas de démolir le centre abandonné afin d'utiliser les briques pour rebâtir l'église.

Seul le prêtre n'a pas survécu à la démolition de l'église. Il est mort peu après. Je ne sais pas s'il a pardonné aux démolisseurs.

Un porteur tire des rouleaux de tôle. Vu de loin, il semble tirer un nuage qui, à mesure qu'il se rapproche, s'épand sur les collines. On sent le souffle d'un vent froid qui pousse les barques vers le rivage. Et ce bateau qui navigue m'emplit d'un désir de départ. Je sais qu'il ne va pas s'amarrer dans le port, qu'on n'y verra pas apparaître d'hommes. Peut-être va-t-il aussi, abandonnant le gouvernail, délaisser ce nuage qu'il tire après lui. Mais le nuage reste loin derrière le bateau. La foudre fend le ciel et un rayon de lumière s'étale sur la rivière. Il me semble qu'au large il y a un changement de saisons et que le bateau passe du printemps à l'été. Je suis soudain saisi d'une langueur : paysage, année, bateau, nuage et cette brise fraîche... les choses s'usent plus on prononce leurs noms. Les anciennes religions ont disparu à force de prononcer le nom de Dieu. Même la mère disparaîtrait si on ne placait devant le nom le pronom possessif : ma mère.

Au Caire, à Moscou ou à Athènes, je débute une histoire où il n'y a rien de connu : avant tout le lieu de l'action n'est pas une ville dont l'agencement des rues serait connu du lecteur. Encore moins une chambre que je suggèrerais en désordre. Donc, il n'y a rien de connu sinon les mots que je vais citer pour commencer. Il y a des noms que je puis lier à ton corps mais, lorsque je dis : moelleux, je ne sais pas si je sens la lèvre clitoridienne que je touche ou bien la paume de ma main sur laquelle dort le duvet tel un mot séparé.

Au moins les pauvres d’Egypte ne sont pas avares lorsqu’ils donnent de l’amour. A Saise les dieux sont proches. Je ne sais pas quelle sorte de désir éprouve celui qui change de foi ou celui qui fait sienne une langue étrangère ?

Je voyage à travers le désert. Sur le pont qui relie les rives se tient un homme. Sa langue est copte ou arabe. Son visage est égal à celui des fresques. Ici les montagnes d’Egypte sont pareilles aux dieux. Elles remplacent dans le dictionnaire des mots écrits depuis bien longtemps. Et ne souhaitent pas punir Osiris.

Mort est ce qui n’est pas détruit : la pierre, le bronze, la cendre.

Si vous prenez le chemin de gauche

Vous pénétrez une région où la guerre sévit encore :

Les guerriers sont abattus par la durée de la guerre.

Ils sont las du monde écrit

Et voudraient entendre le murmure de l’eau

Se promener à travers le jardin

Qu’arrosent des esclaves aux manches retroussées.

Le passé est encore ce à quoi on ne s’attendait pas

Le futur arrive sans encombre.

Ne bâtissez pas vos temples

Avant d’avoir vu Karnak.

Le passé de l’Egypte

Ne se trouvait pas uniquement dans les rouleaux

On ne fuyait pas emportant la possession de son passé

Il demeure dans la langue et les livres :

Les Egyptiens sont devenus les gardiens muets dans l’attente d’interprètes étrangers.

Mon amour, accepte le passé tel un présent,

Et offre ton corps à quelqu’un.

IMAGE DU MONDE

Les femmes passent avec des hommes,
les hommes cherchent des femmes
et alors que je les observe, en couples,
je n'arrive pas à saisir ce qui les lie
Cette femme que je vois pour la première fois,
sur cette terrasse vitrifiée,
s'approche d'un homme. Elle l'embrasse.
Il se tient presque de dos, de sorte que
je ne le vois pas assez bien. Est-il confus ?
Cette femme lui dit quelque chose. Elle se déshabille,
ne gardant que sa blouse. Elle se déplace vers lui
de nouveau. Elle l'enlace. Peut-être est-ce un jeu ?
elle fait un pas en arrière. Elle dégrafe deux boutons de sa
blouse.
Alors que je m'attends à ce qu'elle l'enlève,
à ce que je voie sa poitrine,
elle tire le rideau. Je vois seulement qu'elle
tire vers elle l'homme qui n'a pas dit
Un seul mot.

Hormis le fait qu'un homme et une femme
se soient rencontrés,
une femme et un homme,
est-ce une raison suffisante pour qu'ils soient ensemble ?
la femme – chante :
son visage
sombre dans l'eau graisseuse
de l'évier ; image du monde –
dans le même temps, la lune et les étoiles,
l'éclairage au néon
et un nuage
voguent de temps en temps par l'égouttoir.

DANS LA VILLE

Dans la ville des morts, il n'y a pas d'ancêtres. Nulle trace de leurs vêtements, de leurs lits. Le voisin défunt appartient à un autre appartement. La tasse bleue, dans laquelle il buvait son café, est à présent dans la poubelle. Nulle histoire de la vieille n'est liée à l'eau qui fuit du robinet. Nulle main fantomatique ne l'a touchée : l'eau qui s'égoutte la nuit signifie que le caoutchouc est usé. Le coucou sous la fenêtre n'est pas le coucou de l'enfance. On ne sait même pas ce que présage son chant. Ceux dont j'ai vu les corps couverts de blessures par balles sont morts. Leurs blessures et histoires ont été remplacées par mes écrits. Les antennes des toits me rappellent des faux. Mais il n'y a pas d'herbe dans la ville et les locataires, au clair de lune, sur les terrasses, parlent de jardins.

Le soir, au retour, à côté du mur à l'affiche, la robe de la jeune fille bruisse : on voit bouger ses hanches dans la glace. La cire s'égoutte sur l'escalier. Comme les dieux, celle-ci mord la poussière.

La nuit, de la fenêtre, est paisible. La neige fond sur la vitre. Le pavot noircit sur le givre. Passent les lumières des automobiles. On est assis dans un appartement de location. Des écuelles sur la table. Des reproductions sur les murs remplacent les jardins. Sur la vidéo tourne un film usé. On a évoqué l'amour par une seule image – pornographique.

La jeune fille de l'étage en dessous étudie la médecine. Elle désigne du bout d'un bâton les os de l'atlas anatomique tout en répétant à voix haute leurs noms latins.

Visiter les parents était comme rendre visite au passé. Les parents ne vivaient plus dans le présent et leur présent et futur étaient depuis longtemps déjà devenus le passé : leur rendre visite voulait simplement dire se souvenir de l'enfance. La vie des parents confirmait le fait que l'enfance du père n'était pas achevée.

Le plus important est que je me souvienne – non de la nature, car elle se répète – mais des villes. Je ne sais pas si la construction est achevée ou s'ils ne font que commencer mais déjà je rêve que ces murailles existent et que je dois les conquérir. Dans mon rêve, je vois distinctement les tours, les murailles, de grandes eaux face auxquelles se tiennent mes cuirassiers, mes machines de démolition et mes canons.

Désirant me rendre maître de la ville au plus tôt, j'essaye, en rêve, de saisir encore plus distinctement les tranchées et les tours. En m'approchant je saisis que la ville à conquérir est celle que j'avais bâtie. Je suis dans le dilemme : conquérir la ville ou exiger qu'elle se rende à mes soldats ? Un bref instant j'ai l'impression d'être un défenseur risquant gros : si je ne rends pas la ville, elle sera transformée en un tas de ruines. Non, je ne puis me résoudre à détruire ma ville. J'envoie calmement des messagers avec les clés afin de donner la ville aux conquérants et de la préserver de la destruction, mais je me trouve encore devant les murailles et ne puis pénétrer dans la ville.

Alors je prends conscience de rêver et prends peur du réveil. Si je m'éveille, je vais détruire la ville. Je me retourne : « Je rêvais d'une telle ville. De l'avoir bâtie, hurlé-je. Je ne veux pas la conquérir. J'ai élevé une ville imprenable. Comment la rendre maintenant ? »

C'est alors que j'entends une voix : « Tu vas être le seul monarque qui va devoir rendre la ville qu'il a bâtie. »

DUBROVNIK

Dubrovnik me manque
Les Étrangères lascives, inhabitées aux Yougoslaves agressifs,
Les bacchanales des comédiens,
Les beuveries sur le Stradun, à l'aube, les gestes nonchalants
des laveurs de rues,
Les propos sur la tuberculose et Jerži Volker,

Figs et raisins sont mûrs,
Les touristes me saluent depuis leurs balcons,
Une jeune fille comblée, aux désirs assouvis,
Légèrement m'embrasse.
J'adore la couvrir de tendresse et la choquer
Par un érotisme passionné que longtemps
auparavant j'entretenais :
Les poèmes sont des lèvres clitoridiennes,
Je les effleure.
Après l'amour, enfin, un murmure !
En russe, on ne lie pas les objets aux mots ni les mots aux sentiments,
Les mots sont des signes qui laissent des traces, on tente de les élucider
Une fois sorti de l'eau, couvert d'un peignoir.

Le matin, je souffre de migraine et j'explique que le jour d'avant
est charogne !
Ouvre les yeux, me dis-tu, les paysages de Dubrovnik ne sont
pas les
Natures mortes de Pissarro,
Tu ne peux les voir quand tu veux dans les musées de Paris,
Le paysage est ma robe dont tu entends le froissement alors que
je m'habille.
Ce nouveau jour, on va le décrocher des photos.

Non ! Il vaut mieux qu'il soit empli de mots russes que tu étudies à Berlin et que
J'écoute sur la terrasse en te regardant rincer mon maillot plein de sel.
La ville de Berlin est un corps penché au-dessus du lavabo qui me rappelle Nolde.
Depuis ma fenêtre, j'aperçois sur la plage une corbeille de figues.
L'odeur de la nourriture remplace le tison, le foyer, la carafe d'eau et le pot de confiture
Sortis de mon sac à dos.
Je prête au maillot les expressions de la mer et de tes mains :
Tu le touches et il devient soyeux et doux, azuré,
Je veux que tu le revêtes pour qu'il garde la forme de tes seins.
Après les pluies torrentielles, les robes d'été pâlissent.
Mélancolie et adoration sont les mots que je répète,
Le sexe, oublié,
Sans trace de sécrétion et combien plus d'attouchements.

De quelle manière vivons-nous ici, sans Dieu ?
On somnole, comme après l'amour !
Et de nouveau, cette Raguse sans Ragusains,
Auraient-ils, eux, permis que leur passé s'étale dans les poèmes patriotiques
Des Serbes et des Croates,
Dans les livres scolaires où se collecte et se parachève l'histoire ?
Ici, ce n'est pas uniquement Dubrovnik :
Ici, il y a la proximité du passé grec,
Les navires vénitiens venaient presque jusqu'à Lapad.
Les Ragusains, mourraient-ils ?
Le cimetière est un album de photos étrangères : de lettres inachevées,
Fragments de faits abandonnés à la descendance.

Alors que je parle, ainsi, en russe, tu es envahie par la mélancolie :
Tu ne veux pas aller avec moi en Macédoine

Et flâner par les rues d'Ohrid ;
Les rues là-bas sont-elles des jardins ?
Les tables sont-elles posées à même la plage ?

C'EST PASSÉ, CELA PASSE, CELA PASSERA

La regarder : elle est devenue sérieuse, ou le redevient-elle, ou elle pense le redevenir. Le visage se crispe, ou va se crispier, ou est déjà crispé, seule la lumière scintillait dans les yeux, ou va scintiller, ou a scintillé ; l'intensité de cette lumière change. J'ai désiré entrer, j'entrai ou entrerais peut-être dans ses yeux, mais ce regard sur ses prunelles la gênait, l'avait gêné, la gênerait-elle ? Elle a commencé, commença ou ne fera que commencer à cligner des paupières et à baisser les yeux. Le vent cognait ou ne fera que cogner contre la fenêtre. Cela sentait ou sent ou avait senti de loin le poisson grillé ou qui ne va être grillé qu'après avoir été pêché.

"Espèce de provocatrice", dis-je ou dirai-je. "Veux-tu vraiment ou voudras-tu que l'enfant sache, qu'il apprenne toutes les langues ?"

Et l'amour ? Je ne sais s'il venait, s'il ne fit que venir, s'il vient, ou si elle seule va poser sa tête sur mon épaule, au soleil couchant ou lorsqu'il se couchera ; elle disait qu'elle pouvait se sentir, qu'elle se sentait et se sentira prison où séjournent les gens. Je ne savais pas, je ne sais ou ne saurai jamais lui répondre. J'aurai pu l'aimer. Je savais que je l'aimerai et je l'ai aimée, ou l'ai déjà aimée. Je lui ai même arraché les boutons de sa robe, ou les lui arrache, ou les arracherai, ou les ai arrachés depuis bien longtemps déjà. Je suis gourmand, seul en rêve je désirais ses seins, qui frémissent, tremblent, qui tremblaient, ou se tendent ; qui seront embrassés lorsqu'ils trembleront. "Tremble" dis-je, et j'embrasse ou embrassais et embrasserai ou ne ferais qu'embrasser le bout du sein qui est tendu, qui était... il s'est flétri, il redevint mou.

LA MAIN RESSENT À TRAVERS L'OBJET

Les phrases commencent par des verbes : elles mangent des têtes de poissons. Les chiffres inadapés aux bouches prononçant Aaaaaaa! Atmosphère. Amphore. Anomalie. Dorment.

Les mots! je les efface de la main qui écrit. Je me fiche de savoir ce que la main écrit et me fiche de savoir qu'elle se fiche de l'écriture. Le crayon suit toujours le diktat ou la pensée. Je m'intéresse à ce que la main écrit alors que je ne fais pas attention à elle. Lorsqu'elle devient indépendante, lorsqu'elle se couche sur la table entre les verres, les allumettes, les crayons. Elle joue avec les bouteilles. Déplace les cendriers. Comment oublier cette main qui se sent objet. A table, une cigarette entre les doigts, elle rêve.

* * *

Nous avons bâti des villes. Puis nous les avons démolies. Réduites en cendres. Nous avons éparpillé leurs murs et leurs églises. Avons réduit des peuples en esclavage. C'est avec fierté que l'on parle des souverains aux épées les plus puissantes. Puis nous avons nommé barbares les destructeurs. Nous nous sommes arrêtés confus face aux anciens murs. Nous avons creusé les fondations. Restauré les villes détruites.

Elles n'ont pas de routes. Aucun accès. Aucune armée ne peut les prendre. Les ennemis sont morts loin des murailles. Nous avons bâti des routes, avons appelé les restaurateurs et mis sur pied d'égalité les religions.

Nous accédons toujours aux villes depuis le moment présent. Mais nous n'y parvenons jamais. On y parvient uniquement par le passé.

DANS CETTE VILLE DE BELGRADE

Les barques et les femmes vieillissent De manière soudaine

Les navires dont les poupes fendent les vagues et les bateaux aux hôtes triés sur le volet entrent dans le port de Dubrovnik. Les voix suaves des chanteurs se confondent avec les cris des goélands, les chants des Grecs et des Serbes se mélangent, les mélodies gardent les sourires sur les visages des visiteurs. La distance entre Kotor et Dubrovnik ne se compte pas en milles, les journées deviennent des souvenirs complexes, la satisfaction de pouvoir contempler un jardin où le large se mue en inquiétude. Si je pouvais entendre les chants d'antan : le chant lui-même contera le passé à la cour de Byzance ou les monarques paisibles contempleront les jardins de lis et de roses et songent à la douceur des couches. Un navire particulier navigue auprès des bateaux. Les marins, au rythme de leur chant, étendent les filets afin de recevoir les hôtes avec du poisson frais dont le parfum embaumera l'air : on entend même un chant sur la pêche et le vin, alors que sur les hauteurs Dubrovnik scintille au soleil de septembre, propre et parée. Le portique de l'église du Saint-Sauveur est illuminé. Le palais même du prince est réaménagé afin de pouvoir accueillir la haute et estimable seigneurie. La vaisselle d'or et d'argent brille, prête pour le repas. Autour d'elle veillent les cuisiniers. Ils préparent les friandises. Si on ne reçoit aucune nouvelle de la campagne, les visiteurs iront rivaliser de zèle pour couvrir les cuisiniers de présents et les voix des ragusains couvriront les chants grecs des bateaux. Si jamais j'entendais une telle nouvelle, même la pensée de la mort ne suffirait pas, mais si elle me parvenait je ferais route vers Belgrade.

Plus j'approche de Belgrade, plus on grossit l'attachement que me porterait l'armée, mon envie de posséder les murailles, de les considérer comme étant miennes, le fait que les gens auraient abandonné les champs face à l'armée : il n'y aurait

pas de serf dans les vergers, ni de femmes aux manches retroussées. Il me semble que la ville que je contemple m'entoure, ou que je m'en souviens et non que je me tiens face à ses murailles avec ma suite. Les années passent, non celles-ci mais celles que j'ai déjà vécues et celles qui ont passé dès avant ma naissance.

Ce qui va m'appartenir est mien depuis longtemps : des frontières que je ne voudrais pas traverser ; des bornes, des signes et des murailles sur lesquelles les monarques serbes ont laissé leurs traces m'appartiennent plus que je ne l'aurais souhaité.

Les routes mènent de Belgrade, mais je ne vais pas les emprunter, dans la brume, ni par les nuits reconnaître dans les visages de mes descendants ceux de mes ennemis. Et lorsque le vent aura soulevé l'écharpe de soie, les yeux de la femme me paraîtront étrangers. Les nouvelles des batailles sont parvenues depuis longtemps et maintenant, bien qu'une chronique écrite en témoigne, c'est comme si elles n'avaient jamais eu lieu.

Ô vous, ô villes ! Qui n'a pas de ville n'a point part à l'éternel. Qui demeure sans ville point ne s'inscrit dans le temps.

Je lève la main comme si je ne voulais pas entrer dans la ville mais proférer une menace. Il m'incombe de partir ou du moins de porter mon regard en aval, vers le Danube, où aucune armée n'osa jamais s'aventurer, où il n'y a que vagues et tourbillons et une barque qui navigue, au loin, et dont on voit les batières.

Et voilà que là, devant Belgrade, ne reste rien qu'un peu de mélancolie des nuits ragusaines, des étés à Sirmium, des automnes à Naisus, des soirées chaudes au pays natal et des nuits dans les tavernes où les soldats chantent dans leurs langues, quelque chose de chaud et de maternel, sous l'aile de mots qui évoquent l'attention, la caresse. Et chaque soldat voudrait qu'à l'aube de telles voix l'éveillent et non celles martiales, rudes et grossières.

Dans cette ville de Belgrade, il y a suffisamment de passé pour pouvoir surmonter l'hiver en écoutant les chroniques des

rois, et combien de passés ne va-t-il pas y avoir demain, après la bataille.

APRES LA BIBLIOTHEQUE D'ALEXANDRIE

J'écris à propos d'un architecte uniquement afin de savoir si je vis à une époque de révolutionnaires ou d'adulateurs. On accède aux privilèges d'une autre manière... L'heure n'est pas venue d'en parler. Avec qui suis-je en train de naviguer et quelles villes portent-elles encore les noms de leurs bâtisseurs ? Aujourd'hui, la lumière du Pharos illumine le passé et les bateaux d'où les navigateurs devraient l'apercevoir ont déjà coulé.

Je ne sais pas si les écrits décrivent l'automne ou si les chroniques parlent de festins ? Peu importe ! Dehors il faisait chaud et je me promenais près des murailles.

On tirait encore sur les murailles depuis la terre ferme et les bateaux. Les obus explosaient sur les murailles et les jeunes pousses de fleurs. Les moines qui bâtissaient la maison de Dieu s'étaient enfuis dans la forêt. Ils voyaient brûler les constructions à peine mises en chantier et le sac du monastère.

Suis-je orgueilleux au point de croire qu'après la destruction des villes quelque trace écrite pourrait encore témoigner de leur existence ? Et qu'en prison je pourrais écrire *Consolatio Philosophiae* ? Après l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie il n'est plus resté que le nom de la ville et les titres des ouvrages connus par la bibliographie de Callimaque.

Il n'est plus de ville aux fortes murailles qui puisse perpétuer le renom de l'écrit.

Mais, aussi longtemps qu'il y aura des églises, des mosquées et des murailles, on verra quand même ceux qui les ont bâties, défendues et conquises, de même que ceux qui les traversaient.